

avoir fini leur triste besogne pour le 9 novembre, jour de la rentrée des Chambres : il fallait pour cela se hâter. C'est à cette exécution complète qu'ils attachaient leur salut, comme ministres, ce qui ne les a pas empêchés d'être battus dès le premier jour ; aussi ont-ils redoublé de violence à Paris et dans les départements, et, ne pouvant plus compter sur les serruriers pour crocheter les portes des couvents et autres institutions religieuses, ils ont eu recours, en province, à l'armée, qui ne se prêtait qu'à contre-cœur à ces honteuses exécutions ; à Paris, on a eu recours au corps des sapeurs-pompiers, à ces braves accoutumés à combattre héroïquement les incendies, et non à enfoncer les portes des couvents des religieux inoffensifs. On les a vus entourer de trois mille soldats un monastère qui ne renfermait qu'une trentaine de religieux, et faire le siège régulier de ce couvent, qui ne songeait pas plus que les autres à les repousser par la force, et qui n'opposait une résistance passive que pour mieux faire constater la violence.

Les exécuteurs des décrets écrivaient, malgré eux, une page glorieuse de plus dans les fastes de l'Eglise. Qui n'admirerait, en effet, la fermeté de ces religieux, devenus les défenseurs du droit, de la propriété et de la liberté ! Aucun d'eux n'a faibli, aucun d'eux n'a tenté de mériter, par quelque faiblesse, les faveurs d'un gouvernement qui ne sait plus ce qu'il fait. Et l'on a vu combattre avec eux les laïques, les prêtres, et les évêques, tous en appelant au droit et se tenant, malgré d'indignes provocations, dans les plus strictes limites de la légalité. C'est ainsi qu'évêques, prêtres, religieux et laïques ont soutenu la lutte pour l'honneur de la France qui serait à jamais déshonorée, si ces cœurs généreux n'avaient montré qu'il lui reste encore des enfants dignes de son antique renommée et capable de lui préparer un meilleur avenir.

— La fameuse Louise Michel, cette institutrice déportée en Nouvelle-Calédonie pour participation à la Commune, la pétroleuse de triste renommée, est rentrée à Paris le 9 novembre le jour de la rentrée des Chambres et des dernières exécutions contre les congrégations religieuses. Elle a été reçue par les amnistiés, et leurs protecteurs, en triomphe et aux cris de *Vive la Commune ! N'est-ce pas significatif ?*

— Le 2 novembre, Mgr Guilbert, évêque d'Amiens, en France, devait présider, selon l'usage, la procession et l'absoute solennelle pour les morts au cimetière général de la ville. Le maire de cette ville a interdit cette pieuse cérémonie, qui a lieu de temps immémorial et qui était si cher à la population.

Quelques jours après, dans ce même cimetière, le Christ élevé là, dans des circonstances toutes particulières, et avec une solennité à laquelle prirent part plus de trente mille personnes, a été clandestinement renversé et emporté ; c'était le 12 novembre au soir. Au sujet de cette odieuse profanation, la population d'Amiens a été dans la plus douloureuse émotion. Mgr Guilbert, évêque de cette ville, adressait au maire de cette ville, le lendemain, une énergique protestation.

— L'*Union de l'Eglise anglaise*, publié à Londres, a envoyé à Son Eminence le cardinal archevêque de Paris, la protestation suivante contre les persécutions exercées en France envers les ordres religieux, sous la date de Londres, 9 novembre 1880 :

“ Monseigneur, au nom de la liberté si chère aux Anglais, les soussignés, membres du clergé de l'Eglise d'Angleterre, ou laïques appartenant à cette communion, d-sirent exprimer à Votre Eminence, et, par l'intermédiaire de Votre Eminence, à tous les catholiques de France, l'indignation que leur cause la persécution à laquelle les ordres religieux sont actuellement soumis en France.

“ Nous ne pouvons entendre parler de couvents violés, de chapelles profanées et d'hommes recommandables par leur piété et leurs bonnes œuvres jetés dans la rue sans asile, et demeurer silencieux.

“ Permettez-moi de faire parvenir, par Votre Eminence, aux victimes d'une aussi injuste persécution, l'expression de notre plus chaleureuse sympathie dans l'épreuve qu'ils supportent, et l'assurance que quelles que soient les divergences qui subsistent malheureusement entre nous sur d'autres points, et quelque sérieuses qu'elles soient, en cette matière, nous sommes cœur et âme avec elles dans la noble lutte qu'elles soutiennent pour la cause sacrée de la liberté et de la religion.

“ J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Eminence, le très-obéissant serviteur,

“ CHARLES I. WOOD, président. ”

“ Signé au nom du conseil de l'*Union de l'Eglise anglaise*, représentant douze évêques, deux mille cinq cents membres du clergé et quinze mille huit cents laïques. ”

— La clôture de la retraite des paroissiens de Ste-Anne de la Locatière, prêchée par le Révd Père Resther, a eu lieu mardi, par une communion générale.

En souvenir de cette retraite, les paroissiens ont décidé d'installer dans leur église un tableau du Sacré-Cœur. Pour cela, chaque cultivateur s'est engagé à réserver le quart d'un minot de blé qu'il sèmera au printemps prochain, sur une partie de sa terre qu'il choisira lui-même et qu'il désignera sous le nom de “ *champ du bon Dieu.* ”

A la clôture des exercices de la retraite les paroissiens s'étaient rendus en masse à la porte de la sacristie pour présenter au Révd Père Resther une adresse de remerciements. Ce vénérable directeur de la retraite aurait bien voulu se soustraire à cette démonstration bien méritée, car il se croyait plus que récompensé par le zèle des retraitants à profiter des grandes grâces qu'il était venu leur apporter au nom du Sacré-Cœur de Jésus.

Nous publions ici cette adresse qui a été présentée par M. Chs. F. Roy, au nom des paroissiens de Ste-Anne :

Révérend Père,

Permettez à vos enfants de Ste Anne de venir vers vous, pour vous offrir leurs remerciements, leurs vœux et leurs prières, en reconnaissance de l'esprit de charité, qui vous a amené et retenu au milieu d'eux depuis quelques jours.

Nous voudrions, Révd Père, un peu vous dire la profonde impression qu'a fait sur nous les nombreux entretiens que vous nous avez donnés. Mais nous nous sentons impuissants à traduire nos pensées. Hommes des champs, les sciences nous sont étrangères ; chez